

gènes. Un jour, un chef qui le suivait dans sa pieuse mission, prenant enfin pitié de ses insuccès, lui dit :

— Vous imaginez-vous qu'il suffit de parler à ces gens-là pour leur faire admettre ce que vous dites ? Moi, je ne puis rien en obtenir qu'en les battant ; si vous voulez, j'appellerai mes hommes et, au moyen de nos fouets, nous aurons bientôt fait de les décider à croire.

Inutile d'ajouter que Livingstone préféra ne pas faire de conversions dans cette tribu.

La superstition plane sur la plupart des contrées africaines. Bien des années se passeront encore avant que le contact européen arrive à éléver le niveau intellectuel de ces peuples, plus enfants que foncièrement méchants.

Notre voyageur demeura plusieurs années auprès du chef Séchéhé, qui, en sa qualité de monarque, passa pour avoir une influence sur les nuages. Précisément la sécheresse fut horrible pendant les années qui s'écoulèrent à partir de l'arrivée du missionnaire ; — aussi le nouveau venu devint-il suspect. Il reçut plusieurs députations des

anciens de la tribu, qui le supplièrent de permettre à Séchéhé de produire seulement quelques ondées.

— Si vous refusez, disaient-ils, le blé mourra et nous serons dispersés ; laissez notre chef faire pleuvoir encore une fois, et nous tous, hommes, femmes, enfants, nous irons à l'école et nous chanterons des prières aussi longtemps que vous voudrez.

Livingstone répondit qu'il ne s'y opposait nullement.

Comme les indigènes avaient quelque peu perdu de leur confiance dans l'insuffisance de leur chef, ils se mirent à se livrer eux-mêmes à de bizarres incantations pour attirer la pluie ; ils firent griller des chauves-souris, ils mirent des foies de chacal et des coeurs de babouin sur des charbons ardents ; malheureusement le ciel était insensible, il ne tombait pas une goutte d'eau. L'avenir de la mission était de plus en plus compromis. Le docteur fut obligé d'abandonner Séchéhé et ses sujets.

(*A continuer.*)

LETTRE A UN MINISTRE PROTESTANT.

(*Suite et Fin.*)

IX.— Vous accusez encore faussement l'église catholique lorsque vous parlez de l'invocation des saints ; vous dites que c'est faire injure à J. C. seul médiateur entre Dieu et les hommes. Par là vous donnez à entendre à mes confiants et bons parents que nous faisons des saints autant de médiateurs entre Dieu et les hommes, dans le même sens et de la même manière que le Christ est médiateur entre son père et nous, *ce qui est faux*. Lorsque St. Paul demandait aux fidèles de son temps de prier Dieu pour lui, il ne leur demandait assurément pas une chose qui pût être injurieuse à J. C. Il leur demandait pourtant de se poser comme médiateurs entre Dieu et lui, mais non pas sans doute de la même manière que J. C. est médiateur.

Il aurait bien pu prier seul le Dieu bon et miséricordieux qui a permis d'écouter favorablement tous ceux qui s'adressent à lui avec foi ; mais, tout en priant lui-même, il pensait, comme l'église catholique pense encore aujourd'hui, que ses prières n'auraient que plus de force auprès de Dieu, si elles montaient au ciel, unies à celles des saints d'alors. Sans doute si quelques-uns de nos réformateurs de religion déjà trois ou quatre fois réformées eussent vécu alors, ils auraient donné une bonne leçon à ce pauvre St. Paul sur son manque de confiance en Dieu et sur l'injure affreuse qu'il faisait à la méditation de J. C. Sans doute qu'ils lui auraient dit : Oubliez-vous que vous avez écrit vous-même que J. C. est seul médiateur entre Dieu et vous ? Adressez donc vos prières à Dieu par J. C. mais ne faites pas vos demandes au ciel par les Hébreux ni par les Thessaloniens qui ne valent pas mieux que vous, et qui ne sont pas appointés dans la bible pour être médiateurs pour personne. Assurément St. Paul aurait été bien en peine de répondre à ces savants réformateurs. Oui, tout autant que les catholiques sont en peine de répondre aux objections que vous faites aux prières qu'ils adressent aux Saints d'venir leurs vœux aux leurs devant Dieu. Lorsque je prie J. C. je lui demande comme étant mon Sauveur et mon Dieu de m'accorder telle et telle grâce, par exemple de m'accorder le pardon de mes pechés, de m'accorder une place au ciel, de répandre ses bénédications les plus abondantes sur mes bien-aimés parents, de leur donner une longue et heureuse vie dans ce monde, et le paradis dans l'autre. Mais ce n'est pas ainsi que l'église catholique veut que je m'adresse aux saints, qu'ils soient sur la terre ou que

nous les espérions au ciel. L'église catholique me dit qu'ils ne sont pas Dieu, qu'ils ne sont que de faibles créatures comme moi, qu'ils ne peuvent rien par eux-mêmes, mais qu'êtant plus parfaits et plus près de Dieu que moi, il me sera avantageux (non pas nécessaire) non pas de leur demander telle ou telle grâce, mais de leur demander de prier le Seigneur de m'accorder telle ou telle grâce. Et voilà pourquoi lorsque nous nous adressons à celle qui est par sa qualité de Mère de notre Sauveur et Dieu, au-dessus des anges, après lui avoir dit avec le St. Esprit : *Je vous salue Marie pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes, et Jésus le fruit de vos entrailles est bénit*, nous ajoutons : *Sainte Marie Mère de Dieu priez pour nous pécheurs, etc.*

Lorsque vous écriviez à mon père que la plupart des saints que l'église catholique honore ont acquis cet honneur seulement pour avoir brûlé des hérétiques, construit des monastères ou des églises, vous aviez oublié qu'il y a un commandement du Seigneur qui dit ? *Tu ne mentiras pas.* Mon père est trop instruit et trop libéral pour vous avoir cru, et vous seriez bien en peine de prouver ce que vous dites-là. En outre je crois qu'on doit plutôt mériter une place au ciel pour avoir bâti des temples dignes de la majesté de Dieu comme le faisaient les catholiques, que de les avoir renversés et détruits brutalement, comme ont fait les *doux et pieux réformateurs*.

X.— Vous mettez ces propres paroles dans votre lettre à mon père : *C'est une doctrine absolument contraire à ce qu'enseigne l'écriture, que les actions et les mérites de créatures pécheresses puissent suppléer à celles du Christ*. Je crois que vous aurez regret de ces mots de votre lettre qui prouvent si fort votre peu de mémoire, lorsque vous lirez, comme je vous invite à le faire, le chap. I, v. 24 de l'épître de St. Paul aux Colossiens. Vous y verrez que sa doctrine est mot à mot le contraire de la vôtre. Car voici ce qu'il dit de lui-même : *Je me réjouis maintenant dans les maux que je souffre pour vous, moi qui accomplis dans ma chair ce qui manque à la passion de Jésus-Christ pour son corps, qui est l'église*. En vérité, Rév. M., il faut avouer que ce St. Paul, ce misérable pécheur qui disait qu'il voulait accomplir ce qui manquait aux souffrances du Christ, était un pauvre